

DÎNER
◆

**UN
DÎNER
AVEC
VIRGINIE
LEDOYEN**

Propos recueillis par
Ava Cahen et Franck Finance-Madureira



Comédienne indépendante, intense et envoûtante, Virginie Ledoyen n'appartient à aucune chapelle de cinéma. Le temps d'un dîner à l'*Hôtel Amour* dans le 10^e arrondissement de Paris, elle a accepté de revenir sur ses débuts, les déterminantes rencontres de sa vie d'artiste, ses coups de cœur aussi, dessinant ainsi les contours d'une surprenante carrière. Véritable amoureuse du cinéma, français comme mondial, Virginie Ledoyen module son discours, au gré des souvenirs, de sa voix sensuelle et grave. Une conversation légère, souriante et sans faux-semblants où le fil du temps est remonté, où les noms d'Olivier Assayas, Valérie Donzelli, Benoît Jacquot, Jean-François Richet et Danny Boyle surgissent avec enthousiasme.

Quelle a été la première image ?

Le premier film vu dans une salle de cinéma, c'est *Hannah et ses sœurs*. Mon père m'emmenait tous les mardis soir sur les Grands Boulevards. On allait dîner au *Bistro Romain* et ensuite on allait au cinéma et j'avais le droit de choisir trois cartes postales d'acteurs qui se vendaient encore à l'époque près des caisses : Marilyn Monroe, James Dean, Clark Gable... Mon père adorait Woody Allen, et moi je crois que j'adorais être dans une salle de cinéma encore plus que les films que j'y découvrais. Ce moment suspendu, dans le noir, alors que parfois il ne faisait pas nuit dehors. Ne rien avoir d'autre à faire que de recevoir de images, de la musique, des mots, des voix. *Hannah et ses sœurs* je m'en souviens d'autant mieux que je n'ai rien compris. Je n'ai strictement rien compris mais je ne me suis jamais ennuyée, j'ai aimé ne pas comprendre, j'ai été bouleversée par les visages. J'ai reçu ce film en pleine figure. C'était un monde qui s'ouvrait à moi, qui m'a happée.

Il m'a transportée et mon imaginaire cinématographique s'est mis en branle.

[APÉRITIF DANS LE JARDIN EXOTIQUE : MARGARITAS MAISON, OLIVES]

Vous vous étiez déjà projetée dans ce métier d'actrice ?

Oui, tout de suite, toute petite. Je me souviens juste que je passais des castings et que je faisais tout pour les réussir. J'ai commencé avec une première photo, quand j'avais 16 jours. J'ai ensuite fait des pubs, des clips, et à chaque casting, je jouais ma vie. Pour moi, il y avait quelque chose de transgressif là-dedans, le cinéma c'est comme une transgression de soi à soi, c'est vertigineux. Je crois que j'en ai toujours eu envie même si cela me semblait encore impossible, mais pour moi, le cinéma était le plus tentant de tous les autres possibles. J'ai commencé à 9 ans avec un film d'un metteur en scène italien, Gianfranco Mingozzi. C'était un film érotique, *Les Exploits d'un jeune Don Juan*, avec Marina Vlady et d'après une nouvelle d'Apollinaire. C'était super mais j'étais très vexée parce que mon personnage s'appelait Berthe et que je trouvais ce prénom épouvantable. Je confondais tout et je ne voulais pas m'appeler Berthe ! Ce film a été un poste d'observation merveilleux. En tant qu'enfant, pour moi c'était extrêmement stimulant d'être avec des grandes personnes, et je me faisais transparente pour aller voir ce qui se passait en coulisses, pendant le tournage. Je ne voulais pas être une enfant, je ne voulais pas être petite, et, comme pour moi le cinéma était plus grand que la vie, j'avais l'impression d'être une grande fille. Il y avait ce côté « *bigger than life* ». Je me projetais beaucoup dans les actrices que je voyais jouer, Isabelle Adjani, bien sûr, qui,

au-delà de sa beauté extraordinaire, est à la fois l'incarnation de la vulnérabilité et de l'intelligence. Je pense qu'il y a peu de femmes comme ça. Il y avait aussi Sophie Marceau, qui était tout juste plus âgée que moi et ça me laissait espérer de pouvoir y arriver moi aussi. Et puis, Isabelle Huppert, qui est l'actrice qui jalonne ma cinéphilie, comme Delphine Seyrig, Catherine Deneuve, Gena Rowlands, Meryl Streep... J'ai été gâtée parce que ces femmes que j'ai aimées au cinéma et sur lesquelles j'ai projeté tant de fantasmes ne m'ont jamais déçue quand je les ai rencontrées, mais c'est très difficile de rencontrer les objets de son admiration, c'est très particulier et perturbant. Elles incarnent des rôles et des histoires de cinéma parce que l'un ne va jamais sans l'autre, on n'est pas actrice toute seule. C'est une rencontre entre un personnage, un ou une cinéaste, une histoire. On pourrait dire qu'il y en fait deux films dans le film : l'acteur qui joue sa partition et la rencontre avec le rôle et le metteur en scène, qui génère une autre histoire. Cette seconde lecture m'apporte plus que le scénario, aussi formidable soit-il. Le scénario, c'est un document de travail, la plupart du temps, les films échappent à ceux qui les font. Et la transgression est là, dans ce qu'on laisse échapper. D'où mon goût pour des cinéastes assez directs car, plus il y a de cadre, plus l'échappée est possible. Trouver la liberté dans la contrainte, ça marche pour tout dans ma vie et au cinéma particulièrement.

Votre premier premier rôle, c'est dans Mima de Philomène Esposito ...

J'avais 13 ans, c'était un rôle très fort, je l'adorais. C'était très proche de l'histoire de la réalisatrice, que je jouais en réalité. Ça n'a pas été un tournage des plus simples, justement parce que je jouais cette petite fille qu'avait été Philomène Esposito et qu'à

ce moment-là, j'étais cette adolescente qui tentait de s'affirmer pour un oui pour un non, souvent sans tact. Ce tournage m'a façonnée. J'ai ensuite enchaîné avec *Le Voleur d'enfants*, adaptation par Christian de Chalonge d'une nouvelle de Supervielle très étrange, fantastique et perverse, où je me suis retrouvée face à Marcello Mastroianni dans un Paris brumeux des années 30 ! Le film jouait avec des éléments qui m'échappaient un peu à l'époque, mais Christian de Chalonge est un cinéaste extraordinaire dont on parle assez peu, un homme d'une douceur et d'une intelligence incroyables. C'était un rôle de Lolita

C'ÉTAIT UN RÔLE DE LOLITA MAIS JE N'AI JAMAIS ÉTÉ TRAITÉE COMME TELLE SUR LE PLATEAU, JE N'AI JAMAIS ÉTÉ OBJECTIVÉE

mais je n'ai jamais été traitée comme telle sur le plateau, je n'ai jamais été objectivée. C'était aussi la première fois que j'embrassais un homme au cinéma, Mastroianni en l'occurrence. Aujourd'hui je me dis que c'est la classe, mais sur le moment, malgré son élégance, son humanité et sa beauté, j'aurais préféré embrasser Pierre Cosso ou Wadeck Stanczak, j'avais 14 ans !

Vous tournez ensuite Mouche avec Marcel Carné, un film qu'on ne verra jamais puisqu'inachevé ...

Ce qui n'est pas plus mal ! Il en existe neuf minutes absolument atroces. Carné s'est lancé dans la réalisation de ce film alors qu'il n'en avait pas vraiment envie. C'est une adaptation d'un roman de Maupassant qui met en scène une jeune femme avec cinq jeunes hommes, et c'était



l'occasion pour lui de faire des castings ciblés. Il a toujours été charmant avec moi mais il se fichait complètement de son héroïne, seuls les garçons l'intéressaient ! J'ai dû faire des milliers d'essais avec tous les « *chippendales* » de Paris ! C'était dingue ! L'équipe technique était incroyable, ils avaient tous tourné des chefs d'œuvres et eu des Oscars et le film s'inspirait de tableaux de Renoir. Carné dirigeait depuis une autre pièce et hurlait dans un hygiaphone, c'était une souffrance... Au bout de huit jours, il a quitté le plateau pour ne plus jamais y remettre les pieds. Ça a, malgré tout, été l'occasion pour moi d'aller à Cannes pour la première fois, au moment où ils cherchaient de l'argent pour le film. Je n'avais jamais mis de talons ou de robes de soirée, mais j'étais très contente d'être à Cannes. On a monté les marches pour la projection de *The Player* de Robert Altman, Marcel Carné s'est appuyé sur moi et mon talon s'est cassé. J'ai monté les marches de Cannes pour la première fois, telle une Cendrillon, bringuebalante, pour un film qui n'existera jamais !

Le film suivant, Les Marmottes d'Elie Chouraqui, c'est une première incursion dans un cinéma français plus populaire...

Avec des acteurs que j'adore. J'ai remplacé au pied levé Géraldine Pailhas qui partait tourner un film avec Jacques Doillon. C'est vrai qu'on est dans un cinéma plus *mainstream*, sans que cela soit péjoratif, et on découvre ce que c'est d'être logés dans de grands hôtels, de tourner avec plein de stars. Je me suis beaucoup amusée durant le tournage. Aucune ironie, c'était une belle expérience. Chouraqui adore les acteurs, ses plateaux sont très vivants et le casting était dingue : Marie Trintignant, Anouk Aimée, Christine Boisson, Jean-Hugues Anglade... Avec ce film-ci, j'ai

gagné plus d'argent que d'habitude, et ça peut paraître bête, mais j'ai eu l'impression à ce moment-là d'être devenue une actrice professionnelle.

[PAUSE CIGARETTE SUR LES BANQUETTES EN CUIR BISTRO DU FOYER]

Vous tournez ensuite L'Eau froide et c'est la rencontre avec Olivier Assayas...

Oui, une vraie rencontre. Olivier est une personne incroyablement talentueuse. Il n'est pas du tout Pygmalion, ce n'est pas du tout son truc, mais, peut-être sans le savoir, il a clairement changé mon rapport au cinéma et à mon métier. Jusque-là je voulais être actrice, jouer des personnages. Olivier m'a confrontée au cinéma d'une manière plus globale, plus large. Être actrice, ce n'était pas que venir le matin sur le plateau, se faire maquiller, se faire coiffer et jouer ses scènes. Je me suis rendu compte que le cinéma était plus grand que soi, qu'il était collectif et qu'il échappait à ceux qui le faisaient. J'ai compris ça avec Olivier. Il n'est pas didactique même s'il a des avis très forts, lui qui a été un si grand critique de cinéma. Notre rencontre a été fondatrice pour moi.

Cela vous a fait changer de méthode de travail ?

Non, parce que je n'en ai pas réellement. Je pense que la seule méthode, c'est de s'adapter à ceux qui filment et qui nous intègrent dans leurs univers, d'être le prolongement et le vecteur du désir d'un metteur en scène, de s'abandonner à une forme d'emprise. La confiance est essentielle pour l'abandon mais cela ne veut pas dire qu'on devient forcément amis avec ceux avec qui

on tourne, on n'a pas nécessairement des choses en commun, mais à cet instant-là, je suis son obligée. Olivier, c'est un homme que j'ai plaisir à voir à chaque fois, j'aime son cinéma et je connais peu de personnes aussi habitées par le cinéma. On avait un autre projet que je n'ai pas pu faire mais je suis heureuse quand il vient me chercher quelques années plus tard pour *Fin août*,

DEPARDIEU, HUPPERT, ADJANI SONT GÉNIAUX PARCE QUE RIEN CHEZ EUX N'EST DOGMATIQUE

début septembre, et me fait tourner avec des gens doués, Jeanne Balibar, Mathieu Amalric, François Cluzet... Je joue un personnage de jeune femme étonnante, sensuelle, et je me souviens des scènes de gang bang !

Avant ça, il y a eu l'expérience Chabrol avec La Cérémonie.

C'est le producteur de *Jours tranquilles à Clichy*, qui travaillait aussi avec Carné, qui lui a parlé de moi. Je me rappelle être allée chez MK2, je savais déjà qu'Isabelle Huppert et Sandrine Bonnaire étaient du casting. J'ai vu Chabrol qui me dit sans préambule « Mon ami Antonio m'a parlé de vous, c'est super, vous êtes prise ! ». J'ai découvert un homme à la jovialité évidente mais aussi très complexe. Puis, je touche du doigt un rêve avec ce film : jouer avec Isabelle Huppert qui pour moi est l'actrice avec un grand A, et Sandrine Bonnaire qui m'avait énormément marquée chez Agnès Varda dans *Sans toit ni loi*. Elle a cette espèce d'âpreté et, en même temps, elle se marre tout le temps.

[PLAT, LÉGER, DANS LA PETITE SALLE QUI JOUXTE LE JARDIN]

Sur le tournage, pour la première fois face à Isabelle Huppert, vous observez son travail ?

Elle est incroyablement docile sur un plateau, intelligente tout le temps. Elle est tellement débarrassée du jeu qu'on n'a pas besoin de l'observer pour savoir comment elle fait. C'est une femme que j'aime beaucoup et avec qui j'ai beaucoup échangé. Elle sait faire des choix, explore tous les univers, elle n'est jamais dans la composition, elle a une carrière extraordinaire. Il y a peu d'acteurs de génie, Depardieu, Huppert, Adjani. Ils sont géniaux parce que rien chez eux n'est dogmatique.

Huppert fait aussi du théâtre, c'est un domaine que vous avez finalement peu exploré...

C'est un autre monde pour moi. Il y a eu une expérience, une pièce avec Arié Elmaleh, *Irrésistible*, qui était très amusante à jouer mais j'aime l'instantané du cinéma. Il ne faut jamais dire jamais, mais je n'aime pas être mon propre metteur en scène et, au théâtre, il faut être dans le contrôle tout le temps, ce n'est pas ma sensibilité.

Après La Cérémonie arrive un rôle à la fois fort et marquant, celui de Valérie dans La Fille seule de Benoît Jacquot...

C'est grâce à Olivier Assayas que j'ai rencontré Benoît Jacquot. Il cherchait une fille pour jouer dans *La Vie de Marianne* de Marivaux pour Arte. Olivier lui a parlé de moi, je l'ai rencontré et les choses se sont faites naturellement. Le premier jour de tournage, en Tchécoslovaquie, Benoît



m'a tendu un scénario et m'a dit : « Lis ça, car pour moi celle qui joue Marianne jouera Valérie ». J'ai donc lu *La Fille seule* dans ma chambre et j'ai compris qu'il s'agissait des deux faces d'un même personnage, à trois siècles d'intervalle, de capter cette bascule très particulière entre deux états, deux âges. Comme avec Olivier, ma sensibilité cinématographique s'est accrue au contact de Benoît. Pour *La Fille seule*, on a tourné en temps réel, dans la chronologie du film, et j'étais de tous les plans. Extraordinaire pour l'ego ! Caroline Champetier au cadre ne me lâchait pas d'une semelle et pourtant tout était fait avec une grande fluidité. C'est un film fort qui s'est fait très simplement, en vingt-quatre jours. J'adore Benoît, j'ai adoré faire ce film et j'adore ce film !

Vous faites partie de ces actrices qui arrivent à se voir dans les films ?

Pas du tout. Et, plus que de me voir, je n'aime surtout pas m'entendre ! On ne s'entend jamais comme l'autre nous entend, on ne sait pas la voix qu'on a. Lorsqu'on s'entend, il y a quelque chose d'une intimité folle et c'est très compliqué à gérer. Me voir

n'est pas ce qui m'enchant le plus mais le cinéma l'emporte parfois et me fait oublier le caractère désagréable de la chose. *La Fille seule* par exemple, c'est à la fois un film et un rôle que j'adore parce que même si ce personnage m'est lointain, il a fini par devenir presque autobiographique.

C'est un film qui a été une bascule dans votre carrière ?

Dans ma carrière je ne sais pas mais dans ma vie, oui. C'est un film extrêmement important qui a donné le « la » de plein de choses. Il a en partie déterminé qui je suis aujourd'hui, en tant que femme. Ça a commencé avec *L'Eau froide*, et ça a continué. Si Olivier n'avait pas parlé de moi à Benoît, ma vie personnelle et artistique aurait été différente.

Et c'est aussi Olivier Assayas qui vous présente Edward Yang avec qui vous tournez Mahjong ?

Absolument. En allant présenter *L'Eau froide* à New York avec Olivier nous sommes allés visiter le MOMA. Il y avait

une sublime expo de Cy Twombly. Olivier a regardé les œuvres pendant des heures, et, à un moment, je suis allée m'asseoir dans un coin avec un bouquin, sans doute du Marguerite Duras parce que j'étais encore à l'âge où on ne lit QUE du Marguerite Duras. Là, un très grand type m'a lancé des regards un peu lourdingues, ce qui m'a agacée. Le soir même, nous sommes allés au dîner UniFrance organisé par Catherine Verret, une grandeoureuse du cinéma et une femme formidable qui a été très importante pour les cinéastes français. Et là, ce fameux

**J'AI PASSÉ TROIS MOIS À TAÏWAN
OÙ NOUS NE TOURNIONS
QUE DE NUIT, C'ÉTAIT PARTICULIER,
JE JOUAI EN ANGLAIS
AVEC DES ACTEURS QUI
ME RÉPONDAIENT EN CHINOIS**

grand type du MOMA débarque au dîner, et c'était Edward Yang ! J'ai reçu quelques mois plus tard un scénario, par l'intermédiaire d'Olivier, sur l'histoire d'une jeune française qui débarque à Taipei à la recherche de son petit ami et se fait kidnapper par des taïwanais. J'ai passé trois mois à Taïwan où nous ne tournions que de nuit, c'était particulier, je jouais en anglais avec des acteurs qui me répondaient en chinois. Mais quand on voit le résultat, ça marche ! On tournait une semaine puis Edward Yang s'arrêtait une semaine pour monter, mais au bout d'un mois, il a viré un acteur du tournage et on a dû tout reprendre depuis le début ! J'ai dépensé tout mon cachet en coups de téléphone entre Taipei et Paris, mais le film est totalement atmosphérique et j'ai plané pendant tout le tournage.

Retour en France avec un film de Gérard Krawczyk, Héroïnes...

Ça, c'est autre chose ! Je jouais une chanteuse de rock et Marie Laforêt jouait ma maman ! *Héroïnes*, c'était un gros film Gaumont produit par Alain Terzian, ce n'est pas du tout le cinéma que j'avais l'habitude de faire, et j'étais hyper contente de m'essayer à autre chose. C'était très amusant mais un peu difficile, il fallait chanter, danser, j'avais l'habitude d'une économie de personnage différente. Marie Laforêt était un personnage fascinant, d'une beauté extrême, et c'était une grande actrice qui s'ignorait.

L'aventure musicale se poursuit avec la première réalisation d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau, Jeanne et le garçon formidable...

Ah Jeanne ! Olivier et Jacques sont à ce moment-là totalement inconnus, c'est leur premier film et c'est une comédie musicale, genre qui n'a pas le vent en poupe. J'ai toujours été une fan hardcore de Jacques Demy et de comédies musicales en général. Jacques et Olivier sont sur le point de tourner mais, au tout dernier moment, leur casting tombe à l'eau. J'ai 22 ans à l'époque et le film a été écrit pour une comédienne de 30 ans, Jeanne Balibar, avec laquelle ils ont déjà travaillé. Elle est enceinte et Olivier Ducastel est malade. Il commence une trithérapie, il y a urgence et le tournage ne peut pas être décalé. C'est un drame pour tout le monde. Ils viennent me voir, je lis le scénario et je me dis tout de suite que je vais le faire. Ce film pour moi, c'est une époque que j'embrasse au sens propre, un monde que j'embrasse qui n'est pas le mien et que je ne connais pas, ça a été un incroyable cadeau. Cette Jeanne a une force vitale de dingue, elle est totalement folle et

incroyablement généreuse, pleine, belle, complexe et capricieuse, c'est une Scarlett O'Hara des temps modernes.

**[DANS LE SALON DJ, TARTE
AU CITRON ET PAIN PERDU
AU CAMEL AU BEURRE SALÉ
À PARTAGER,
CAFÉS ET CIGARETTES]**

La même année, nouvelle incursion internationale avec La Fille d'un soldat ne pleure jamais de James Ivory, suivi, en 2000, de La Plage de Danny Boyle...

James Ivory est un être délicieux. Il est charmant, et tellement chic. Un de mes auteurs préférés c'est Henry James, donc j'étais en terrain connu. Pour ce qui est de *La Plage*, c'est un film hybride et noir que j'adore, malgré l'accueil mitigé qu'il a reçu. C'est aussi le film où je rencontre un très grand cinéophile : Leonardo DiCaprio. Aussi joli garçon et star qu'il était, c'était avant tout un amoureux du cinéma. Je ne suis pas étonnée qu'il produise Scorsese aujourd'hui. J'étais hyper contente d'être dans ce film, pour plein de raisons : Danny Boyle d'abord, ce n'est pas n'importe quel cinéaste, Darius Khonji à la photo ensuite, Tilda Swinton et Robert Carlyle comme partenaires, mais, honnêtement, je me suis un peu ennuyée parce que le tournage a été très long et très lourd. Mon personnage était sympathique mais franchement pas passionnant à jouer.

Après une petite participation à Ma 6-T va crack-er, vous retrouvez Jean-François Richet pour De l'amour...

Je l'avais rencontré dans un avion en partance pour le festival de Sarasota en

Floride. Hasard ou coïncidence, j'avais vu son premier film, *État des lieux*, la veille au Mk2 Bastille et j'avais eu un choc ! J'adore ce film, je suis estomaquée par sa puissance, soufflée par sa fabrication, c'est Godard qui rencontre Eisenstein et Kassovitz pour résumer. J'ai pris les devants et je suis allée parler à Richet du film et de l'effet qu'il m'avait fait. Il était très étonné et on a sympathisé durant le festival. Quelques années plus tard, il m'a proposé *De l'amour* qui s'appelait au départ *L'avenir est derrière moi*. J'ai adoré faire ce film, tous les moments, tous les acteurs, l'investissement, la rigueur, c'est un film étonnant qui a été très mal reçu malheureusement. On peut le revoir aujourd'hui, je pense qu'il résonne encore. Jean-François est un garçon très doué et très sensible et ça se ressent dans son cinéma.

Autre garçon très doué, François Ozon avec qui vous tournez Huit Femmes. Quels souvenirs gardez-vous de ce tournage ?

J'avais déjà rencontré François pour un film qu'on n'avait finalement pas fait. Il a de la suite dans les idées, il est très sûr de lui et il a raison de l'être. Avec le casting de *Huit Femmes*, il a cherché à raconter son histoire du cinéma, à travers des visages, des vêtements, des ambiances, des couleurs. J'aime cette imagerie très forte, pleine de références. Je pense que sur le tournage, le fantôme de Truffaut était avec nous matin, midi et soir ! C'était très joyeux, contre toute attente. Tout le monde pensait que cela se passerait mal mais toutes les comédiennes de film sont trop malignes pour ça. Nous avons toutes pris beaucoup de plaisir à travailler les unes avec les autres, et la guerre d'*ego* n'a jamais eu lieu. Ozon a quand même créé une rencontre entre Catherine Deneuve et Fanny Ardant, qui sont des femmes extrêmement intelli-



gentes et discrètes, et je pense que ça a été important pour elles, même si je ne suis pas dans leur tête ! François a réussi à faire ce qu'il voulait faire, je trouve le résultat superbe. Accessoirement j'étais enceinte de mon premier enfant durant le tournage, comme mon personnage dans le film !

[TOUJOURS DANS LE SALON, UNE DERNIÈRE MARGARITA AVANT DE SE QUITTER]

Suivent des expériences, une fois de plus, très différentes, Bon Voyage avec Jean-Paul Rappeneau, Saint-Ange avec Pascal Laugier et un premier film avec Francis Veber, La Doublure...

Rappeneau, c'est un maestro. Grâce à lui, je tourne avec Isabelle Adjani et Gérard Depardieu, et c'est Patrick Modiano qui écrit le scénario. Quelle chance j'ai ! Je me souviens de son côté chef d'orchestre, il a le sens du rythme et il sait le transmettre. Le film est une échappée belle, gonflée à l'énergie de chaque instant, de chaque seconde, comme dans *Le Plus grand cirque du monde* ! Laugier est un réalisateur très

important pour moi, parce qu'au-delà du film que j'aime beaucoup, il défend et incarne un cinéma que j'aime énormément et qui est souvent mésestimé voire méprisé. Le cinéma fantastique pour moi c'est comme les contes de fée, j'adore Dario Argento et j'étais très heureuse d'être l'héroïne de *Saint-Ange*. Veber, lui, c'est un horloger, un métronome. Il a un sens inné de la comédie. J'ai aussi tourné dans *L'Emmerdeur* avec lui. Il est extrêmement sérieux et rigoureux. Ce tournage m'a rappelé les leçons de piano que je suivais petite. Même concentration, même soin. La notion de plaisir disparaît un peu, mais ce n'est pas très grave.

En 2007, avec Un Baiser s'il vous plaît, c'est la rencontre avec Emmanuel Mouret...

Encore une. Avec Emmanuel, nous sommes devenus tout de suite amis. Grâce à lui, j'ai aussi rencontré Frédéric Niedermayer, merveilleux producteur et cinéophile exemplaire. Emmanuel, c'est un cinéaste pur et dur, il ne ressemble à personne, il a son univers et il est totalement libre dans son écriture. Son intelligence me fascine.

Autre style, Robert Guédiguian, avec qui vous tournez L'Armée du crime en 2009...

Avec Guédiguian, je suis séduite tant par l'homme que ses combats. C'est quelqu'un d'authentique et dont l'art est une preuve de vie constante. *L'Armée du crime* est un film particulier et cher à Guédiguian, par rapport à ses origines arméniennes. Je crois que je n'ai pas fait un film de Guédiguian comme un autre, celui-là est à part, et l'expérience a été très forte. J'aimerais beaucoup retourner un jour avec lui.

En 2012, vous retrouvez Benoît Jacquot et les costumes d'époque avec Les Adieux à la Reine...

Il était vraiment fait pour Benoît ce livre magnifique de Chantal Thomas ! J'étais très heureuse de le retrouver pour ce film, de retrouver nos marques et l'amitié qui nous lie. Aujourd'hui encore, Benoît est très important pour moi, parce que c'est un cinéaste avec qui tout est simple. Je souhaite à tous les acteurs du monde de travailler avec Benoît Jacquot !

Vous avez aussi tourné pour la télévision dans les années 2010, quels souvenirs en gardez-vous ?

Je pense surtout à Josée Dayan qui est pour moi une cinéaste qui a un talent dingue et une réelle âpreté. J'avais fait *Les Misérables* avec elle et j'ai adoré me retrouver dans *Capitaine Marleau* avec Corinne Masiero qui est un paradoxe sur pattes, une comédienne formidable et une femme qui a une écoute qui me bouleverse. J'ai adoré faire ça, j'avais l'impression d'avoir 18 ans sur un plateau d'Assayas. J'ai aussi tourné un superbe téléfilm de Gérard Mordillat pour Arte, sur Lucie Baud, la première syndi-

VALÉRIE DONZELLI, C'EST UN COUP DE FOUDRE. ELLE EST BRILLANTE, BELLE, D'UNE ÉNERGIE ET D'UNE FANTAISIE INCROYABLES

caliste française, *Mélancolie ouvrière*. Et puis j'ai beaucoup travaillé avec Jean-Pierre Mocky, notamment sur son dernier film pour la télévision, tourné en 48 heures ou presque ... C'était un mec génial, un monstre sacré. J'en ai rencontré des vrais cinéphiles mais lui était un vrai connaisseur du cinéma, comme Francis Girod ou Tavernier. Il ne vivait que par le cinéma.

Vos deux dernières apparitions en salles sont un film familial patrimonial, Rémi sans famille et la comédie loufoque Notre Dame de Valérie Donzelli, l'envie, une fois de plus, d'explorer des territoires de cinéma très différents ?

J'ai beaucoup aimé faire *Rémi sans famille*, j'aimais bien l'idée de faire un film qui me rappelait des choses de mon enfance, et puis j'adore Daniel Auteuil qui joue Vitalis. Il m'avait crevé le cœur en Ugolin dans *Manon des sources*. Et le réalisateur, Antoine Blossier, est un garçon hyper sensible et très fin, il aime ce qu'il fait, il a plein d'idées, sa démarche était authentique. Quant à Valérie Donzelli, c'est un coup de foudre. Elle est brillante, belle, d'une énergie et d'une fantaisie incroyables et, en même temps, extrêmement sérieuse. C'est aussi une actrice qui aime les actrices, qui n'est jamais en compétition. Elle a de la grâce. J'ai adoré être dans *Notre Dame*, mais j'étais un peu frustrée, je suis restée sur ma faim, j'aimerais aller plus loin avec elle. Je rêverais qu'elle soit mon François Truffaut ! ♦